

L'homme africain et l'histoire

par **Henri Guaino**

conseiller spécial du président de la République française*

Il y a un an à Dakar, le président de la République française prononçait sa première grande allocution en terre africaine. On sait le débat qu'elle a provoqué. Jamais pourtant un président français n'avait été aussi loin sur l'esclavage et la colonisation : «Il y a eu la traite négrière. Il y a eu l'esclavage, les hommes, les femmes, les enfants achetés et vendus comme des marchandises. Et ce crime ne fut pas seulement un crime contre les Africains, ce fut un crime comme l'homme, ce fut un crime contre l'humanité toute entière (...). Jadis les Européens sont venus en Afrique en conquérants. Ils ont pris la terre de vos ancêtres. Ils ont banni les dieux, les langues, les croyances, les coutumes de vos pères. Ils ont dit à vos pères ce qu'ils devaient penser, ce qu'ils devaient croire, ce qu'ils devaient faire. Ils ont eu tort».

Mais il a voulu rappeler en même temps que, parmi les colons, «il y avait aussi des hommes de bonne volonté (...) qui ont construit des ponts, des routes, des hôpitaux, des dispensaires, des écoles (...)». Il doit beaucoup à Senghor, qui proclamait : «Nous sommes des métis culturels». C'est sans doute pourquoi il a tant déplu à une certaine intelligentsia africaine qui trouvait Senghor trop francophile. Il ne doit en revanche rien à Hegel. Dommage pour ceux qui ont cru déceler un plagiat. Reste que la tonalité de certaines critiques pose une question : faut-il avoir une couleur de peau particulière pour avoir le droit de parler des problèmes de l'Afrique sans être accusé de racisme ?

A ceux qui l'avaient accusé de racisme à propos de *Race et culture* (1971), Lévi-Strauss avait répondu : «En banalisant la notion même de racisme, en l'appliquant à tort et à travers, on la vide de son contenu et on risque d'aboutir à un résultat inverse de celui qu'on recherche. Car qu'est-ce que le racisme ? Une doctrine précise (...). Un : une corrélation existe entre le patrimoine génétique d'une part, les aptitudes intellectuelles et les dispositions morales d'autre



part. Deux : ce patrimoine génétique est commun à tous les membres de certains groupements humains. Trois : ces groupements appelés «races» peuvent être hiérarchisés en fonction de la qualité de leur patrimoine génétique. Quatre : ces différences autorisent les «races» dites supérieures à commander, exploiter les autres, éventuellement à les détruire».

Où trouve-t-on une telle doctrine dans le discours de Dakar ? Où est-il question d'une quelconque hiérarchie raciale ? Il est dit, au contraire : «L'homme africain est aussi logique et raisonnable que l'homme européen». Et «le drame de l'Afrique n'est pas dans sa prétendue infériorité de son art, de sa pensée, de sa culture, car pour ce qui est de l'art, de la pensée, de la culture, c'est l'Occident qui s'est mis à l'école de l'Afrique».

Est-ce raciste de dire : «En écoutant Sophocle, l'Afrique a entendu une voix plus familière qu'elle ne l'aurait cru et l'Occident a reconnu dans l'art africain des formes de beauté qui avaient jadis été siennes et qu'il éprouvait le besoin de ressusciter» ?

Parler de «l'homme africain» était-il raciste ? Mais qui a jamais vu quelqu'un traité de raciste parce qu'il parlait de l'homme européen ? Nul n'ignore la diversité de l'Afrique. A Dakar, le président a dit : «Je veux m'adresser à tous les Africains, qui sont si différents les uns des autres, qui n'ont pas la même langue, la même religion, les mêmes coutumes, la même culture, la même histoire, et qui pourtant se reconnaissent les uns les autres comme Africains».

Chercher ce que les Africains ont en commun n'est pas plus utile ni plus sot que de chercher ce que les Européens ont en partage. L'anthropologie culturelle est un point de vue aussi intéressant que celui de l'historien sur la réalité du monde.

Un discours pour la jeunesse

Revenons un instant sur le passage qui a déchaîné tant de passions et qui dit que «l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire». Nulle part il n'est dit que les Africains n'ont pas d'histoire. Tout le monde en a une. Mais le rapport à l'histoire n'est pas le même d'une époque à une autre d'une civilisation à une autre. Dans les sociétés paysannes, le temps cyclique l'emporte sur le temps linéaire, qui est celui de l'histoire. Dans les sociétés modernes c'est l'inverse.

L'homme moderne est angoissé par une histoire dont il est acteur et dont il ne connaît pas la suite. Cette conception du temps qui se déploie dans la durée et dans une direction, c'est Rome et le judaïsme qui l'ont expérimentée les premiers. Puis il a fallu des millénaires pour que l'Occident invente l'idéologie du progrès. Cela ne veut pas dire que dans toutes les autres formes de civilisations il n'y a pas eu des progrès, des inventions cumulatives. Mais l'idéologie du progrès telle que nous la connaissons est propre à l'héritage des Lumières.

En 1947, Emmanuel Mounier parlait de la rencontre de l'Afrique, et en revenant il écrivait : «Il semble que le temps inférieur de l'Africain soit accordé à un monde sans

but, à une durée sans hâte, que son bonheur soit de se laisser couler au fil des jours et non pas de brûler les espaces et les minutes.» Raciste, Mounier ?

A propos du paysan africain, le discours parle d'imaginaire, non de faits historiques. Il ne s'agissait pas de désigner une classe sociale, mais un archétype qui imprègne encore la mentalité des fils et des petits-fils de paysans qui habitent aujourd'hui dans les villes.

L'Afrique est le berceau de l'humanité, et nul n'a oublié ni l'Égypte ni les empires du Ghana et du Mali, ni le royaume du Bénin, ni l'Éthiopie. Mais les grands États furent exception, dit Braudel, qui ajoute : «L'Afrique noire s'est ouverte mal et tardivement sur le monde extérieur». Raciste, Braudel ?

L'homme africain est entré dans l'histoire et dans le monde, mais pas assez. Pourquoi le nier ?

Ce discours ne s'adressait pas aux élites installées, aux notables de l'Afrique. Mais à sa jeunesse qui s'appête à féconder l'ave-

nir. Et il lui dit : Vous êtes les héritiers des plus vieilles traditions africaines et vous êtes les héritiers de tout ce que l'Occident a déposé dans le cœur et dans l'âme de l'Afrique», la liberté, la justice, l'égalité vous appartiennent aussi.

L'Afrique n'est pas en dehors du monde. D'elle aussi, il dépend que le monde de demain soit meilleur. Mais l'engagement de l'Afrique dans le monde a besoin d'une volonté africaine, car «la réalité de l'Afrique, c'est celle d'un grand continent qui a tout pour réussir et qui ne réussit pas parce qu'il n'arrive pas à se libérer de ses mythes». Cessons de ressasser le passé et tournons-nous ensemble vers l'avenir. Cet avenir a un nom : l'Eurafrrique, et l'Union pour la Méditerranée en est la première étape. Voilà ce que le président de la République a dit en substance à Dakar.

On a beaucoup parlé des critiques, moins de ceux qui ont approuvé, comme le président de l'Afrique du Sud, M.Thabo Mbeki. On n'a pas parlé du livre si sérieux, si hon-

nête d'André Julien Mbem, jeune philosophe originaire du Cameroun. Parlera-t-on du livre si savant à paraître bientôt à Abidjan de Pierre Franklin Tavarès, philosophe spécialiste de Hegel, originaire du Cap-Vert ?

L'éditorial du quotidien sénégalaise le Soleil du 9 avril dernier était intitulé : «Et si Sarkozy avait raison ?» Bara Diouf, grande figure du journalisme africain, qui fut l'ami de Cheikh Anta Diop (1923-1986, historien et anthropologue sénégalais), écrivait : «Le siècle qui frappe à notre porte exige notre entrée dans l'histoire contemporaine».

Raciste Bara Diouf ou mauvais connaisseur de l'Afrique ?

Toute l'Afrique n'a pas rejeté le discours de Dakar. Encore faut-il le lire avec un peu de bonne foi. On peut en discuter sans mépris, sans insultes. Est-ce trop demander ? Et si nous n'en sommes pas capables, à quoi ressemblera notre démocratie ? ■

* Avec l'aimable autorisation de l'auteur, première parution dans «Le Monde», le 26 août 2008.

Florent Montillot & Claude Pernès

Déjà en librairie



La République du courage

Pour en finir avec mai 68 !

Mai 2008 : de nombreux nostalgiques lancent en grande pompe la commémoration des 40 ans de mai 1968.

A l'inverse, Florent Montillot et Claude Pernès dénoncent dans *La République du Courage* l'agiographie surréaliste qui entoure cette période de notre histoire.

Brillamment réélus en mars 2008, ces deux élus de terrain dénoncent les impostures d'une élite «bien pensante» et l'agitation des «alter-gauchistes» qui sapent les fondations de la République et les valeurs de

notre civilisation. Ils mettent à nu, sans concession les errements de mai 68, la faillite de l'Éducation, la démission de certains parents, la crise de la justice et de la police. Ils en appellent à une véritable «révolution culturelle» fondée sur les enjeux de l'éducation et de la civilisation.

Véritable discours sur les valeurs, *La République du Courage* alterne révélations palpitantes, enquêtes minutieuses, expertises internationales et mesures audacieuses. Un livre d'actualité politique qui se lit comme un thriller. ■

Florent Montillot, élu maire-adjoint d'Orléans en 2001 et 2008, a été auparavant conseiller municipal, conseiller général et conseiller régional à Nanterre. Auteur de la première proposition de loi contre les pitbulls et du premier arrêté interdisant la circulation des mineurs de moins de treize ans la nuit, il a contribué à l'élaboration de la loi de prévention de la délinquance et de la loi de cohésion sociale.

Claude Pernès a été réélu dès le premier tour maire de Rosny-sous-Bois. Également Président de l'Association des maires d'Ile-de-France et conseiller régional, il a été l'initiateur en Seine-Saint-Denis, avec le conseil général et la Chambre de commerce et d'industrie, de l'École de la deuxième chance, qui permet de réinsérer les «orphelins de 16 ans» déstructurés par l'échec scolaire.